

Qu'en est-il du père réel ?¹

Jean-Pierre Lebrun

J'ai pris le parti de ne pas vous livrer un texte ficelé mais plutôt de vous dire faire suivre mes pérégrinations, de vous livrer une série de questions qui sont les miennes et de voir ce que vous en pensez. Donc je vous demande d'accueillir cela parce que je m'avance beaucoup dans ce que je suis en train de dire là.

J'ai trois repères pour moi :

J'ai l'œuvre de *Freud* et de *Lacan* telle qu'on me l'a enseignée à l'A.L.I. grâce à Melman.

J'ai le repère du monde actuel, pour lequel je renvoie au travail de *Marcel Gauchet*.

Et j'ai la – ma - clinique « actuelle » que je pense comme celle de l'impensé de la psychanalyse. Ce qui est peut-être un peu prétentieux mais je vais essayer d'expliquer pourquoi.

Je suis parti des mots « déclin du père », « déclin du Nom-du-père », « déclin des Noms-du-père », « déclin du père réel », « déclin du père dans le social », « déclin de l'imago paternelle », « déclin de la fonction paternelle », « déclin de la Loi du père », etc ... la question étant de savoir si tout cela, ce sont des synonymes ?

Je ne le pense pas. Donc, il s'agit de mettre un peu d'ordre là-dedans sinon on ne va pas s'y retrouver. D'autant plus que, comme vous le savez certainement, nous avons été, de manière parfois violente d'ailleurs, considéré(s) par d'autres collègues comme des décliniste(s). « Déclinistes » voulant dire, non seulement qu'ils sont pour entériner ce dit déclin, mais qu'implicitement, ils veulent donc un retour au Père, si pas même au patriarcat.

Cela n'est pas ici ce que nous pensons, mais c'est ce qui se dit à notre propos et il faut le savoir.

Pour autant, je vous précise que le déclin peut aussi être programmé de manière délibérée, ce que je pense en fait être le cas, parce que le déclin de la « loi du père » que je vais définir tout à l'heure – donc je n'ai pas du tout dit du Nom du père, ni même du père réel – mais le déclin de la « loi du père », même écrit avec un grand L, je peux considérer que c'est la queue de la comète du processus de fin du monde organisé sur le modèle religieux.

C'est donc quelque chose de très précis. C'est un processus à l'œuvre et ça a un objectif très précis, comme nous allons le voir. Tout ça pour essayer d'éclairer les choses.

¹ Intervention du 16 novembre 2019

Je ne vais pas vous refaire tout le tableau mais je veux le rappeler d'emblée parce que sinon on ne va pas bien percevoir où est l'enjeu pour moi : le trait définitoire de notre espèce humaine, c'est de parler et c'est le langage.

D'autant plus que, quand même, **s'il y a bien quelqu'un** qui nous a expliqué que ce n'était pas tant le père qui était fondamental mais le langage, c'est Lacan ! Le père n'est jamais qu'un représentant du langage, c'est bien Lacan qui a montré cela de manière très nette, quand même. Donc rappelons-nous, si vous le voulez bien, que cette dimension langagière, c'est ce qui est le trait de notre espèce. Et donc, que nous le voulions ou non, c'est ce qui est à transmettre de génération en génération, au même titre que dans le monde animal il y a une transmission qui est prévue et programmée.

Je ne vous apprendrai rien non plus si je vous dis que la manière de contraindre à prendre cela en compte ou de transmettre ce que parler exige, c'était bien par le père. C'est comme ça que cela a fonctionné pendant des millénaires.

Mais je voudrais vous faire remarquer que ce sont deux strates différentes, ce qu'exige le langage est pour moi un invariant, mais le père, lui, n'est pas nécessairement, contrairement à ce qu'on a pensé, un invariant. Donc attention, ne mélangeons pas tout sinon on ne va pas s'y retrouver.

Ceci vraiment fondamental, je trouve, pour essayer d'être à l'écoute de ce qui se passe et en même temps, de ne pas nous laisser piégés, comme je le dirai tout à l'heure, ni par le déclinisme, ni non plus par le vœu de poursuivre ce que certains appellent, comme je viens de le voir là encore dans un mail qui m'a été envoyé, « sortir la psychanalyse de l'étouffoir patriarcal » ... Je crois qu'il s'agit là de deux impasses.

Pourquoi est-ce que je m'en réfère à *Gauchet* pour suivre à l'œuvre l'évolution de notre société ?

C'est très simple et je vous le dis en deux, trois mots : c'est simplement parce que je lui reconnais un énorme travail sur le monde actuel où il insiste pour nous faire repérer et admettre que nous avons littéralement, depuis seulement une quarantaine d'années, changé de monde ! C'est ce qu'il appelle dans un dernier ouvrage, « *Le nouveau monde* »².

Nous sommes désormais dans un « nouveau monde ». Je trouve qu'il y a un philosophe, Olivier Rey, qui a résumé magistralement ce changement implique : cela veut dire que nous ne sommes plus dans un monde où le « je » était le singulier du « nous » ; nous sommes aujourd'hui dans un monde où le « nous » est le pluriel du « je ». Je trouve la formule tout à fait éclairante.

Auparavant, nous étions dans un monde où le social déterminait la place d'un chacun et il avait à s'y référer et donc s'y soumettre. Aujourd'hui, nous sommes dans un monde où l'on dit que c'est la singularité qui importe... la singularité d'un chacun, et ensuite, avec une telle donne, il s'agit, comme on le dit tout le temps aujourd'hui, de vivre ensemble. Ce qui est tout à fait différent !

² M. Gauchet, *Le nouveau monde*,

N'oublions pas qu'une telle mutation a opéré. Elle à l'œuvre depuis longtemps puisque la modernité commence dès les années 1500, et c'est un long travail qui a été fait pour aboutir à ce que l'on donne la place prépondérante à la singularité. Mais ce n'est que récemment que la bascule a opéré d'une telle façon qu'il n'y a plus en place l'hybridité, c'est-à-dire qu'il n'y a plus ce dont il faut sortir, qui est un monde organisé avec un « nous » prévalent, et le singulier qui s'en affranchit.

De ce fait, aujourd'hui, c'est comme ça : nous sommes dans un monde où c'est le « je » qui est prévalent et le « nous » doit essayer de s'organiser à partir des « je ». Donc, la fin de l'hybridité vient bien donner une caractéristique spécifique. Il n'y a plus de débat là-dessus ; c'est désormais comme ça ! Et on peut le repérer à plein d'endroits.

Et c'est alors que le terme de « loi du père » me semble utile à repérer, qui n'a rien à voir – enfin non, rien à voir, c'est excessif – mais qui n'est en tout cas pas directement à entendre du côté du Nom-du-père ou du père réel. Ce n'est pas ça !

La loi du père, c'était simplement ce qui exigeait – usons d'un gros mot pour bien le faire entendre – le *sacrifice* de l'individualité d'un chacun au profit de la société. Parce que, dans la configuration d'hier, on existe par la société et pour la société. C'est ça, la loi du père.

Et ça passait par où ? Mais ça passait dans et par la famille. C'est assez évident. Et la mutation que je viens de vous indiquer signe la péremption de la loi du père. Aujourd'hui ce n'est plus ça qui fonctionne, il n'y a plus de légitimité spontanée à se référer au social, à la société.

Car, il y a donc une survaleur qui est accordée au singulier et il n'est plus question, comme le disait *Lacan* dans « *Les complexes familiaux* »³ où il parle de « l'institution familiale » – la famille n'est d'ailleurs plus une institution, du coup, elle devient autre chose – de l'institution familiale **qui**, disait-il, prévaut dans la première éducation, la répression des instincts, l'acquisition de la langue justement nommée maternelle ; c'était par là, que la famille présidait aux processus fondamentaux du développement psychique et jouait un rôle primordial dans la transmission de la culture. Tels étaient les propos de *Lacan* en début de son texte « *Les complexes familiaux* ».

Eh bien ce n'est plus comme ça ! Quelles sont les conséquences de cette mutation sur le Nom-du-père et sur le père réel ? C'est ce que je veux essayer d'amener.

Il ne s'agit pas de lire cette nouveauté, cette mutation, comme un déclin, précisément parce que c'est l'émergence – et la promotion - d'une autre façon de voir les choses. Et quand vous parlez, comme dans le petit texte d'introduction à la journée, tout à fait intéressant par ailleurs parce qu'il décrit des choses vraies ... Mais quand y on parle de *dégradation*, *disqualification*, *faillite*, vous voyez que cela fait que d'emblée vous le prenez d'une certaine façon. Ce n'est pas interdit parce qu'on doit le constater, mais ce n'est pas juste non plus de donner cette valence interprétative de la chose. Attention ! C'est là, je trouve, qu'il faut être très prudent.

Alors, ça a des conséquences sur la réalité psychique et qui, je crois, n'est pas sans évoquer, effectivement, une actualité clinique un petit peu différente, pas seulement sur les enfants, bien que déjà avec **Marika** tout à l'heure, on discute de savoir si c'est justifié ou pas, mais

³ *J. Lacan, Les complexes familiaux,*

aussi, attention, c'est peut-être ça que tu dis justement, **Marika**, à propos des adolescents, aussi bien sur les adultes qui ont été enfants dans ce monde-là !

Ce qui commence évidemment à l'adolescence, justement ! C'est peut-être là qu'on va voir le plus souvent, ou en tout cas qu'on commence à voir quelque chose qui se passe ...

Autrement dit pour moi, je ne dirais pas, avec le déclin de la loi du père – donc vous entendez bien ce que je veux dire par là – qu'il y a d'office déclin du Nom-du-père.

Je trouve d'ailleurs que l'expression que nous avons utilisée très souvent, « déclin du Nom-du-père », pour aller vite évidemment, n'est peut-être pas la plus judicieuse, parce qu'elle laisse entendre qu'il y a un déclin de la structure spécifique de ce que veut dire le Nom-du-père tel qu'il a été élaboré par *Lacan*, avec d'ailleurs toute une évolution tellement rapide qu'on dit ça à la va-vite, mais c'est comme si avait décliné quelque chose de l'appareil psychique lui-même. **C'est un signifiant tout à fait central, le Nom-du-Père et il n'esst pas sûr qu'il soit** comme tel touché par **le déclin** de la loi du père.

Par contre, ce qu'engendre, la fin de la loi du père, c'est un déclin du père réel. Ça, je crois que oui.

Et d'ailleurs – pardonnez-moi, je n'ai pas retenu le nom de Monsieur **Wargny** – il en a parlé, très justement.

Cela rejoint aussi ce qui a été dit de la nécessité d'un père vaillant. Mais il y a de moins en moins de pères vaillants. On pourrait le dire comme ça.

Alors, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est le père réel qui est donc en panne ! Pourquoi ?

C'est le père réel qui est en panne et je vais vous en donner une lecture que je trouve extraordinairement éclairante, pas du point de vue de la famille mais du point de vue de la société, par un sociologue qui s'appelle *Alain Eraly* qui vient de sortir un ouvrage sur la démocratie, « *Une démocratie sans autorité ?* », et il dit ceci où il parle de ce que nous sommes une société de la déflexion : « *J'appelle déflexion ce processus très ordinaire qui consiste, pour un chef, à attribuer et à renvoyer les contraintes qu'il exerce à une domination extérieure dont il se borne à transmettre les exigences en raison de la fonction qu'il assume. Le chef se fait reconnaître comme l'exécutant d'une volonté qui s'impose à lui, la contrainte est extériorisée, elle émane d'un autre lieu auquel le chef est soumis aussi bien que ses collaborateurs et dont il n'est pas plus responsable que le facteur qui glisse les mauvaises nouvelles dans la boîte aux lettres* »⁴.

C'est assez pertinent. Je trouve qu'il y a de plus en plus de gens que vous rencontrez et qui vous disent « Moi, la place que j'occupe, c'est comme ça, je n'y suis pour rien. »

Qu'est-ce qui se passe là ?

C'est là que je montrerais, moi, la mise en difficulté de la catégorie du père réel. J'utilise le terme « catégorie du père réel » pour qu'on ne pense pas tout de suite « papa concret », parce que ce n'est pas ça. Je développerai un peu ça plus loin

⁴ *A. Eraly, Une démocratie sans autorité ?*,

Justement, par rapport à ce père réel, une autre phrase qui vaut la peine : « *La crise de l'autorité est alimentée par la substitution massive, structurelle, de la domination impersonnelle à l'autorité, mais aussi par la tendance systématique des chefs à recourir à la déflexion afin de s'épargner la charge des critiques, plaintes et récriminations qui font l'ordinaire de la vie organisée. Mais cette déflexion à l'échelle industrielle a un prix exorbitant : elle signifie que plus personne n'assume la figuration et l'incarnation du collectif [Pensez à la loi du père d'hier ; c'était ça !], ni n'exerce un pouvoir normatif et une responsabilité en son nom.* » Et il ajoute, formule extrêmement forte : « *La société de marché est à nos portes.* »⁵

Parce que la société de marché néolibérale c'est ça : c'est quand il n'y a plus l'assomption par un sujet de ce qui est une exigence collective ou pour le collectif, bienvenue ou pas, c'est une autre affaire, mais en tout cas, il s'agit de l'assumer.

Le déclin de « la loi du père » n'étant pas, pour moi, celui du Nom-du-père, mais entraînant plutôt celui de la catégorie du père réel. Parce que du coup, on peut rejoindre, je trouve, l'enseignement de *Lacan* quand il dit que dans notre actualité, c'était en 1974, c'est le « nommé à » qui est préféré au Nom-du-père. Ça c'est très intéressant.

Parce que vous voyez comme on est tout le temps là à dire « oui mais il n'y a pas de problème, c'est la fonction paternelle qui atteinte ... »

Oui, mais c'est oublier ceci, selon une formule que j'aime bien et que j'emprunte à *Marie-Jean Sauret*, parce que le « nommé à », dit-il, « objecte à ce que prendre la fonction relève de l'acte qui la fonde ». Ce que je trouve tout à fait pertinent pour bien faire entendre qu'il ne suffit pas d'exercer la fonction comme ça, du papa ou du père réel ou d'un quiconque qui fait office du père réel. Il faut encore la prendre sur soi ; il faut s'y engager soi-même, dans cette affaire.

Autrement dit, ça suppose une certaine vaillance, évidemment. Ça suppose au moins à un certain moment d'y aller et de l'assumer, ne fut-ce que pour dire « ça suffit ; tu ne mets pas tes doigts dans les prises » ! Il y a quelque chose de ça qui intervient.

Mais on voit bien que c'est cela qui flanche à toute une série d'endroits, aussi bien, comme l'a dit le sociologue, dans la société en générale, que dans la famille comme telle.

Et ce n'est pas sans conséquences sur la transmission, évidemment. Puisque c'est par ladite « loi du père » que se transmettait cette exigence de vie dans un univers social qui existait avant l'arrivée de la prévalence du sujet singulier.

Entre nous soit dit, c'est toujours le cas. Sauf qu'on ne veut plus rien en savoir. Ça c'est autre chose. C'est toujours le cas dans la société. On ne conçoit pas une réalité psychique qui ne soit pas d'abord construite par les autres. C'est comme ça. Mais notre monde à nous fait penser que l'autonomie est ce qui surgit d'abord.

Ça amène du coup, à ce que l'enfant ne sache plus qu'il y a ce travail, et... bref, il n'y a plus ce travail ... Parce que ça je crois que c'est quand même important à repérer : si on donne à

⁵ A. Eraly, *ibid.*

chaque enfant le projet, par l'éducation, d'arriver à ce qu'il soit capable de parler – je dis les choses bêtement – à partir de son propre trou, eh bien il faut qu'il ait devant lui l'un ou l'autre personnage qui lui dise que la chose est possible, qui la lui indique en acte.

Mais si évidemment, il y a une défection généralisée, s'il y a une défection de la catégorie du père réel, on le laisse croire, d'une certaine façon, que la chose n'est pas possible. Ce qui va aggraver sa difficulté de prendre position au moment où il devra le faire.

Les conséquences de ce fonctionnement, je les résume comme ça très simplement. C'est ça que je voulais faire sans faire de longues explications pour dire ce que je perçois là. À mon avis, elles sont bel et bien à l'œuvre aujourd'hui.

Et cela d'autant plus que nous sommes, si je prends en compte les quarante ans de délai de sortie de l'hybridité, de passage au « nouveau monde », de renversement du singulier qui n'est plus sous la houlette du nous mais qui devient ce qui origine le nous et qui le **façonne**, si je prends cette bascule-là, ça veut dire que nous en sommes à la troisième génération.

Nous sommes seulement maintenant à la troisième génération. Nous voyons arriver des gens qui ont eu des parents qui eux-mêmes étaient déjà construits comme ça et qui eux-mêmes ... Tout cela ça renvoie à toute l'histoire de la récente humanité ; je ne vais pas le développer. Mais, si la contrainte de la « loi du père » via le père réel n'est plus, eh bien figurez-vous que la première chose que cela entraîne, à mon avis, c'est ce que j'appellerais tout simplement un affaiblissement de la subjectivation.

Et c'est à ce point important pour moi que je vais reconnaître que je me suis formé à une petite tâche aujourd'hui, c'est que quand je reçois quelqu'un, c'est de me demander « mais est-ce qu'il est vraiment déjà sujet, ou pas ; ou est-ce qu'il vient me fourguer tout son propos sans du tout avoir subjectivé quoi que ce soit ? »

Ça va changer la donne, parce que si on ne repère pas qu'au fond, il n'est encore nulle part sujet dans l'affaire, ou en tout cas qu'il s'est arrangé pour pouvoir ne pas l'être, ça va complètement changer la donne cliniquement.

Alors, voyez bien cette difficulté de subjectivation, cet affaiblissement de la subjectivation, va de pair avec une individuation qui n'a pas été vraiment faite, tellement l'individualisation déjà mise à l'œuvre par le fait de ce qu'aujourd'hui on est chacun autonome vient presque couper la voie de l'individuation, du travail psychique qu'il faut faire pour ça.

Vous l'êtes d'emblée aujourd'hui. L'enfant, d'emblée, il est reconnu à une place où il a son mot à dire.

Avec par exemple une conséquence que je trouve qu'on devrait travailler, c'est : quelle conséquence sur l'identification au père de la préhistoire primitive ?

Aujourd'hui, c'est l'identification au sujet du droit. Je suis moi et moi et moi, absolument ! C'est comme ça. J'ai d'ailleurs de ce fait droit à changer de sexe si je me sens pas en congruence avec lui. Qu'est-ce qui se passe là pour que le sujet se donne cette possibilité ? Et du coup, vient peut-être abraser ce que *Freud* avait appelé d'un terme qu'on n'a jamais très bien compris ce que cela voulait dire, l'identification au père de la préhistoire primitive. **L'identification première** au père.

Je vais donner deux, trois caractéristiques de ce que je pense que ça laisse du coup arriver comme difficulté subjective.

Cela laisse une place à une jouissance extrêmement consistante dont vous avez déjà, et tu as déjà indiqué ce matin, Josiane, la cruauté. Et c'est ça. Ça a rapport avec ça. C'est à dire qu'au fond, le travail de se mettre à devoir intégrer l'absence de jouissance entièrement satisfaisante n'étant pas fait, il peut continuer à résister avec une force extrêmement puissante – qui est à l'intérieur de lui ; le sujet n'est pas d'office au courant de ça – mais dans le concret on va voir que ça peut avoir assez bien d'effet, évidemment.

Les addictions évidemment s'intègrent là-dedans aussi.

C'est une jouissance que *Melman* avait de temps en temps qualifiée. Il l'avait appelée, à un moment donné, « organique » ; il l'avait appelée à un autre moment « antéphallique ». Moi je l'appelle « jouissance unienne ». Pourquoi ? Parce que j'adore cette phrase de *Lacan* : « Le deux ne peut être rien d'autre que ce qui choit ensemble du trois. »⁶ Eh bien, si vous croyez que vous allez arriver au deux en évitant le trois, vous retombez en fait dans de l'unien. Donc il n'y a pas d'individuation, justement, à ce moment-là.

Et ça ouvre à mon avis une clinique que je trouve qu'il faut différencier, et je voudrais bien me demander avec mes collègues, s'il ne faut pas différencier la clinique d'une adresse au trois qui était la névrose traditionnelle – même si c'est pour ne pas être d'accord avec lui ou tout ce qu'on veut – ou la clinique qui évite le trois, c'est-à-dire celle de la récusation. Encore que, je trouve que le terme n'est pas suffisant.

Même si je sais ce que *Thierry Roth va en faire*, dans un ouvrage que je vous recommande déjà à l'avance qui va sortir en janvier, parce que je trouve que tu as éclairé très clairement notre position, sur la question de ceux que tu appelles les affranchis.

Mais en même temps, le mot récusation m'embête quand même un peu et je vais vous dire pourquoi.

D'abord, je pense que c'est tout à fait juste ; il y a quelque chose de pertinent là-dedans. D'ailleurs, il revient à remettre en question, moi, ce que je dis, de la contestation de Platon. On nous renvoie tout le temps, « mais Platon déjà » ... On peut presque utiliser des termes que tu as pour dire ...

Mais non ! Parce que le sujet actuellement n'est pas en position de contestation. Il est en position de récusation. Il dit simplement, « Je n'en ai rien à cirer de cette loi ! »

C'est tout à fait différent !

Sauf que le mot « récusation » laisse encore croire qu'il subjective ce refus. Alors que ce n'est même pas vrai. Il peut se pas se sentir concerné.

Le décrochage scolaire a son origine là. Ce n'est pas une contestation contre la famille, le décrochage scolaire. Je ne crois pas du tout. Dans la majorité des cas, c'est un enfant qui se donne le droit, simplement, de ne pas répondre à ce qui est encore un des derniers vestiges de ce qu'on peut dire la Loi du père, c'est-à-dire d'aller à l'école.

Pourquoi ? Comment ? C'est autre chose, mais c'est de cet ordre-là.

⁶ J. Lacan,

Je vous signale aussi que cette subjectivation affaiblie fait que le conflit psychique disparaît. Les patients viennent souvent nous voir, non plus avec un conflit psychique mais avec une position subjective où il va s'adresser à l'autre social pour manifester son désaccord ou son refus. Mais ce n'est plus un conflit psychique. Ou alors, le conflit s'est déplacé, entre l'autre social et lui.

Avec du coup d'ailleurs, une sorte d'attente exorbitante de l'autre, une quérulence à n'en plus finir – on peut avoir toute une série de qualificatifs pour essayer de décrire ça – à tel point d'ailleurs qu'il va pouvoir choisir ce qu'il croit être son sexe, par exemple.

Et ça vient donc du coup mettre le sujet dans une sorte de grande dépendance à l'égard de cet autre, par évitement, en quelque sorte, du conflit psychique.

Et un dernier point que je dirais comme ça sur ses caractéristiques, c'est que sa subjectivation étant difficile, il ne faut pas oublier de grâce, que déclarer les gens auto-entrepreneurs d'eux-mêmes, c'est quelque chose d'éminemment complexe !

C'est-à-dire qu'au fond, la subjectivation dans un contexte où la société vous donnait votre place – et vous pouviez passer votre temps à l'accepter, le refuser, être furieux contre celui qui vous la donnait, tout ce que vous voulez – est beaucoup plus simple que de l'avoir livré comme ça, « Allez-y, trouvez votre voie dans la vie. Faites comme vous voulez ! »

Bon ! Alors que tout ça n'est même pas indiqué.

J'ai une histoire amusante. Un jour quelqu'un m'a dit, une personne un peu plus âgée que moi : « La vie, ça a une fin ». Alors, je m'entends lui répondre en m'identifiant à ces gens-là, « Eh bien on ne me l'a pas dit ! » On ne m'a pas prévenu ...

Ce qu'on répond habituellement à ça, c'est « Je le savais bien mais je ne voulais pas le savoir, quoi ! S'il vous plaît, on ne va pas commencer à y penser à 30 ans ... C'est bon pour mon âge, quoi. » Mais ici c'est autre chose. C'est « On ne me l'a pas dit ».

C'est-à-dire que ça va moins être une sorte de représentation comme ça de ce que ... On va nous reprocher de ne pas avoir donné le mode d'emploi ! C'est clair que c'est comme ça que ça va se jouer.

Alors, vous voyez que prendre en compte que l'invariant ce n'est pas le père, mais que c'est le langage, ce que quand même je trouve qu'avec *Lacan* on devrait plus en prendre la mesure, ça implique alors d'arrêter de lire les choses seulement comme dégradation, faillite, ou ... Parce que eux, ils seraient conséquents du déclin de la Loi du père, alors qu'à mon avis ce sont des conséquences de ce que nous n'assumons plus les exigences et contraintes de ce que parler implique qui, hier, passaient par la loi du père.

Mais du coup, elles ne sont plus là ; elles ne sont plus indiquées. Elles ne sont même plus représentées, ce que j'appelle les contraintes réelles du symbolique.

Notons que prendre ça en compte va être impossible si on se tient à deux idéologies.

Soit celle du conservatisme pour le dire comme ça : il faut absolument rétablir la Loi du père. Mais non, parce que si c'est ça on est foutus. Parce que ce n'est pas ça. Il faut prendre acte de

ce que ce modèle-là ne fonctionne plus et de ce que nous restons néanmoins contraints par la loi du langage qui n'est pas une loi comme ça, qui doit toujours passer, justement, par la catégorie au moins de un, c'est-à-dire bien souvent par celui qui fait office de la catégorie du père réel. -----, -----, le papa, peu importe mais quelqu'un en tout cas qui fait office de père réel. Des rencontres qui font que, avec ce que le langage nous impose, il est possible de faire une vie, hein !

Mais ça va presque devenir difficile à percevoir. Et il ne faut pas sous-estimer la difficulté pour certains de le percevoir.

Mais l'autre combat qui rend impossible de prendre ça en compte, c'est évidemment celui du libertaire dont vous savez qu'il y a quelques collègues qui sont très friands et qui justement continuent à vouloir sortir la psychanalyse de l'étouffoir patriarcal. C'est-à-dire qu'ils sont simplement en train de prendre une chose qui a déjà eu lieu et c'est déjà fini, mais ils continuent.

Au moins ça vous donne une raison de vivre, **tout clairement**. C'est très simple. Mais c'est absolument en dessous et en deçà de ce que nous avons à faire pour essayer de différencier les deux choses.

Alors petite chose en supplément que je veux quand même dire parce que ça me tient depuis longtemps à cœur d'essayer de le dire : cela donne des signes cliniques qui parfois frisent la psychose, hein ! Ça peut aller très loin.

Mais attention parce que, contrairement à ce que certains de nos collègues ont du coup étendu ça en ordinarisant la psychose, moi je ne pense pas parce qu'il n'y a pas de forclusion dans l'affaire.

Il a un temps parfois long pour savoir si c'en est une ou pas mais je préfère alors qu'on dise qu'on ne sait pas et continuons à voir.

Pourquoi ? Mais parce que ça a une conséquence d'intervention clinique extrêmement importante.

Si on est dans la psychose, vous n'allez pas forcer le sujet à prendre une position qu'il ne sait pas prendre, évidemment !

Mais si nous sommes dans ce cas de figure que j'essaie de vous développer, non justement : il s'agit de lui indiquer des choses. Il s'agit de le « contraindre », de lui rappeler en tout cas qu'il y a une contrainte, pas le contraindre soi-même, mais pourquoi pas d'occuper cette place pour en tout cas lui faire entendre qu'il y a quelque chose à quoi il a pu échapper et que ça le met dans une grande difficulté.

Donc c'est vraiment très différent et attention de ne pas trop vite ...

Parce que je trouve qu'on a une tendance, j'estime – peut-être que je me trompe et que ça tient à ma structure à moi – mais je trouve qu'il y a une tendance très, très rapide chez les psychanalystes une fois qu'ils ne repèrent pas comment un cas leur vient, de le déclarer psychotique. Alors on est tranquille, quoi. Parce qu'il est tellement autre, celui-là, que ça va, on va se débrouiller avec lui, on n'a pas trop de boulot à faire.

Et en plus de ça, on est re-tranquilité par ce diagnostic.

Là, c'est plus complexe évidemment, donc il va bien falloir qu'on supporte ça. Parce que je pense qu'il faut aussi repérer que cette récusation, pour garder ce terme-là avec la nuance que j'ai dite, terme qui me semble aussi avoir sa pertinence, parce que ça a un effet ... La récusation est un effet, plutôt qu'un mécanisme, pour moi.

Mais si c'est ça, ça entraîne une indisponibilité pour s'appuyer sur le Nom du père. Ça c'est vrai.

Donc du coup, il n'y a plus moyen de s'appuyer sur quelque chose qui fasse objection à l'autre. Ça ce n'est pas rien, évidemment !

Donc vous voyez, glissement tout de suite vers l'addiction ...

C'est donc une distinction cruciale car l'intervention ne peut pas être la même.

Alors, je vais un peu plus loin pour encore profiter.

Je vous avoue que j'ai quand même profité, tout à coup, de la lecture de *Gauchet* dans cet article assez costaud qui s'appelle « *La fin de la domination masculine* »⁷.

Ça a été évoqué parce que vous dites, « La dévolution de l'autorité à la fin, sera-t-elle notre issue de secours ? »

Il est très intéressant de constater, ou de lire en tout cas, que *Gauchet*, justement, pense à cette possibilité-là, mais un petit peu différemment.

Il dit par exemple ... Il parle d'un chapitre – l'article est un gros article, c'est presque un bouquin – qui s'appelle « l'autorité du maternel ».

Alors, qu'est-ce qui se passe, là ?

De nouveau, essayons de nous mettre dans la position de dire que la Loi du père ça ne marche plus. C'est périmé. Ce n'est plus ça.

Comment est-ce qu'on fait, aujourd'hui, pour vivre en société si ce n'est plus la société qui détermine d'avance où on se trouve ?

C'est là qu'il dit que l'autorité, « *la figure de l'autorité se concrétisait traditionnellement sous les traits du père. Cette figure a été purement et simplement désaffectée. Elle n'est même plus contestée. Elle a simplement perdu son sens.*

À partir de là, la question est de savoir si la figure de l'autorité a purement et simplement disparu dans l'opération, ou si elle s'est déplacée. »

Il continue : « *L'autorité n'a pas sombré corps et biens. Elle a perdu son visage officiel mais elle a trouvé un visage officieux. Elle ne s'exerce plus sur le mode du commandement mais elle n'en continue pas moins de prescrire et d'interdire. Elle oriente et inspire plutôt que de dicter. Elle s'est silencieusement recomposée à l'enseigne du principe maternel. Le maternel devient une sorte de troisième terme vis-à-vis de la dualité des sexes. Un pôle à part, un pôle en soi, avec lequel les femmes ont évidemment un rapport privilégié mais nullement obligatoire. Il serait absurde en ce sens de parler d'une domination féminine succédant à la domination masculine. Ce serait rester prisonnier d'un cadre intellectuel qui est précisément révolu. Le maternel ne définit pas la règle organisatrice d'ensemble. »⁸*

Le maternel est un appui à l'individu pour qu'il puisse trouver sa voie, mais ça ne définit pas la modalité de vivre ensemble.

⁷ M. Gauchet, *La fin de la domination masculine*,

⁸ -----

Donc c'est très différent.

En même temps, vous voyez comment ça peut servir d'appoint, d'appui, de suppléance au moment où la question du paternel n'arrive plus du tout à opérer telle qu'elle figurait.

« La symbolique maternelle dit ce que la société des individus voudrait être. La figure maternelle va symboliser cet indispensable souci de l'autre. Elle va prêter ses traits sensibles à cette requête de proximité. Elle va définir le modèle de la bonne autorité, celle qui prend soin des personnes auxquelles elle s'applique et qui se préoccupe de leur situation vécue. »⁹

Vous voyez tout à coup que la dimension n'est pas seulement celle de la femme, ni de l'homme, ni même de la mère et du père mais de quelque chose d'au-delà qui est peut-être ramené par ça.

Et il termine – parce qu'il n'y a pas de raison de croire que du coup on est tranquille – et c'est là que se passe la chose, probablement, ... Le lieu de la famille est aussi à travailler parce que c'est l'endroit où tout ça se passe et se change. C'est là que ça bouge.

La famille n'est plus du tout aujourd'hui une institution. Elle est intimiste. Elle est privée. On doit se côtoyer le mieux possible. Il faut que tout ça pour que ça tourne bien, que ça roule. Il faut s'arranger pour aller conduire les enfants un peu partout ...

C'est très intéressant de voir même comment, par exemple, dans ces familles, un ordre ou une exigence finit par ...

Je constate ça chez mes petits-enfants. Il y en a un qui ne veut pas dire bonjour ? Eh bien les parents disent « Dis quand même bonjour à Grand-père, hein ! » Et puis l'enfant ne fait rien. Et on lui dit une deuxième fois mais il ne se passe toujours rien. Et puis on reste comme ça. C'est-à-dire que l'exigence ne peut plus porter.

C'est intéressant, parce que c'est le minimum quand même de dire bonjour. Vous savez qu'aujourd'hui ce sont surtout les grands-parents qui apprennent « Bonjour », « Au revoir » et « Merci ».

Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? Quel est ce pouvoir extraordinaire qui est donné à l'enfant, de par la reconnaissance de cette singularité, et qu'il va prendre appui dans le sujet de droit pour essayer de pouvoir s'y retrouver ?

Eh bien là-dessus, tout ça vient à dire pour moi, et je termine par là parce que là-dessus Gauchet est quand même assez clair : « L'effet en retour le plus significatif de cette promotion du modèle maternel de l'autorité ... » Donc, il ne dénigre pas mais attention, elle a ses limites parce qu'elle est surtout productrice de frustration.

« Le modèle a beau être plébiscité, il a beau être le seul toléré, il laisse un manque au-delà de la vertu d'humanité qui fait son succès, c'est qu'il ne suffit pas. Il ne suffit pas parce que les rapports sociaux ne se réduisent pas à des interactions entre des personnes considérées dans leur singularité. Il faut un cadre institutionnel où les mêmes personnes sont regardées dans leur individualité abstraite avec les règles impersonnelles que cela exige. Cette formule de raison est sans représentation efficace, sans visage sensible, sans véhicule incarné. Elle est donc dépourvue, en un mot, de figure(s) symbolique(s). Le collectif, c'est cette absence qui

⁹ M. Gauchet, -----

hante notre monde. La révolution symbolique qui vient d'avoir lieu laisse un trou dans la ---- (à 38'05). »¹⁰

Eh bien, ça dit bien où nous sommes en panne : c'est avec la construction du collectif.

Et je trouve que là, analystes lacaniens, il me semble que nous avons une riposte possible qui est quand même de rappeler que tout ça ne tient pas du tout à la question du père et de toutes ces choses-là, qui étaient des lectures à l'époque tout à fait compréhensibles puisque c'était ça dans lequel est née la psychanalyse. C'est la société dans laquelle elle est née, c'est-à-dire une société qui était organisée, déjà par un déclin justement, mais quand même, il y avait encore une Loi du père qui fonctionnait.

C'est même le moment où la Loi du père a été gravement remise en question, puisqu'au fond, c'est elle aussi qui a été estimée, dans l'après-coup, responsable de la première guerre mondiale, par exemple. Donc ce n'est pas rien. Avec l'énorme violence, à cause de l'industrialisation, que tout cela a permis.

Donc c'est aussi là ... Vous avez vu le film « *Les gardiennes* ». Il y a plein de choses comme ça où on voit les effets que ça a dû avoir sur les gens d'arrêter d'accepter d'être chair à canon. Donc c'est tout à fait important cette sorte de relèvement de la tête et de la singularité d'un chacun.

Mais il y a une dialectique entre la singularité et le collectif. Et aujourd'hui, hop, tout a basculé !

On est du côté de la singularité uniquement, avec toute une série de conséquences qu'on va devoir voir et vis-à-vis desquelles je crois qu'il ne s'agit pas de prendre l'attitude de dire « Mince alors, il n'y a plus rien qui tient ! », mais il s'agit plutôt de dire « Comment est-ce que vont faire ces gens ? »

Qu'est-ce qu'on va voir arriver comme personnes mises à mal par le fait d'être obligées, d'être contraintes à devoir soutenir une existence, comme il faut la soutenir c'est-à-dire en subjectivant par le langage, et en n'ayant plus les ressources sociétales pour venir les entourer et les aider ?

Du coup, ça va mettre pas mal de gens à mal, pour lesquels la modalité de transfert n'est pas du tout la même, comme le dit très bien *Melman*.

Je crois qu'il a dit ça à Grenoble, sur le ----- (à 40'04'') : avant on venait pour résoudre une névrose de transfert ; aujourd'hui on vient pour la construire.

C'est-à-dire qu'on va venir voir un analyste ou voir un psy qui se réfère à l'analyse parce qu'on pressent ou on suppose que c'est quelqu'un qui est capable de soutenir l'adresse de quelqu'un qui n'est plus en mesure de faire transfert, d'abord spontanément, à cause d'être orphelin de ces lois de fonctionnement collectif. Dont le père était évidemment le modèle d'hier, mais ne nous accrochons pas à lui parce que sinon nous allons finalement nous retrouver comme étant bons à passer à la trappe. Parce que évidemment, et c'est ce qui se

¹⁰ -----

passé aujourd'hui pour la psychanalyse, c'est qu'elle fait une des ressources parmi les autres dont il faut se séparer.

*« Elle est née [la psychanalyse] alors que la singularité **était en temps** de défense contre l'universalité exigée de tous [entre autres via les guerres]. Ce temps n'est plus. Aujourd'hui c'est la singularité qui est aux commandes. Cela va changer l'axe de nos interventions. »¹¹*

C'est peut-être ça qui est intéressant de mettre au travail.

Merci beaucoup.

¹¹ M. Gauchet, -----